

Et demain si tout s'arrêtait ?...

...Si tout ce qui a de l'importance pour moi n'existait plus. Être séparée de ma mère, ne plus avoir les bons soins et les câlins de Patricia et de Joël ; cette pensée me donnait la chair de poule.

Je suis petit, j'ai à peine trois mois, et aucune notion du temps, mais je sens malgré mon jeune âge que quelque chose va troubler mon existence... une bousculade, un dérangement dans mon univers bien réglé.

Peut être c'est cela demain : un matin on se réveille et tout à changé...

Ma vie actuelle est merveilleuse, une mère aimante, attentionnée deux frères et deux sœurs avec lesquels tout est prétexte à jouer et à faire des bêtises. Nous passons notre temps à nous chamailler, à faire des roulades, à nous défier et à nous bousculer. Nos parties n'en finissent pas.

Les farces, nous ne les ratons pas. L'autre jour, une amie de Patricia est venue avec son bébé qui a laissé tomber son doudou dans l'herbe. Cela ne nous a pas échappé car nous avons la vue et les réflexes bien vifs. Quel bonheur de pouvoir l'attraper ! Et plus il pleurait son doudou plus c'était excitant. Quel jeu sensationnel ! Et en bonus on a presque réussi à enfouir la peluche dans la terre.

Il n'existe pas meilleur laboureur et jardinier que nous. L'odeur des jonquilles, des pensées, du thym nous inspire. Creuser des trous c'est amusant; nous nous montrons têtus, incorrigibles, bref de vrais garnements.

Patricia s'occupe de notre bien-être. L'endroit où nous dormons est toujours propre, les repas sont bons et copieux : pâtes, croquettes, câlins sont au menu deux fois par jour. Son métier est agricultrice; matin et soir, c'est la traite des vaches; elle ne chôme pas. Son sourire est beau, son visage doux, et sa voix rassure.

Quant à Joël, il travaille dans la campagne. Au volant de son tracteur et remorquant de gros engins, il démarre de la cour de la ferme dans un grand fracas. On l'entend arriver de très loin. Dès qu'il pleut il nous caresse, nous prend dans ses bras ; il nous complimente sur nos progrès, trouve qu'on est beau et qu'on grossit bien. C'est lui qui s'est occupé de nos vaccins.

L'environnement est magnifique... un corps de ferme avec pleins de chais, hangars et dépendances. Les oiseaux viennent picorer les graines tombées des charrettes. Tout autour sont les champs avec des haies de petits arbustes, des fleurs sauvages, des

papillons ; sans oublier la visite, la nuit, des hérissons, souris et mulots et... nos presque amis les chats.

Cette vie là est magique. Seulement voilà depuis quelques jours, je pressens à l'attitude de ma mère, au stress dans la voix de Patricia que ma vie tranquille va changer.

En effet des voitures viennent de plus en plus souvent à la ferme. Des personnes que je n'avais jamais vus jusqu'à présent, en descendent et viennent nous observer.

Ce sont des palabres sans fin. Nous sommes soupesés, pris par des inconnus, on nous retourne les oreilles, on regarde les dents, le palais. Ces gens posent des questions sur nos origines, sur le caractère de notre père et celui de notre mère.

_ Qu'est-ce que ça veut dire ? Je m'inquiète.

Notre mère s'agite autour de nous, elle renifle les vêtements des visiteurs. Elle n'est pas du tout tranquille. De plus en plus souvent elle part dans les champs et nous laisse seuls pendant des heures. Je crois qu'elle a senti que nous, ses petits, allions partir. Peut-être aussi en a-t-elle marre de ses cinq gamements qui l'épuisent avec leurs bousculades et leurs jeux sans fin ? Au bout d'un moment une mère doit en avoir marre.

Le jour où j'ai vu cet homme et cette femme descendre de voiture, j'ai compris d'instinct que le danger arrivait. J'ai le nez fin et je sais au timbre de la voix de Patricia qu'un phénomène inhabituel se profilait à l'horizon.

L'homme avait des cheveux blancs, des lunettes, sa voix était grave. Il m'a caressé et m'a pris dans des bras. Ses gestes se voulaient doux et rassurants. Il savait s'y prendre, sa grande main passait et repassait ferme et douce à la fois. Bizarrement, je n'avais pas peur et je me laissais bercer par le son de sa voix.

Et la femme prenait des précautions pour me prendre. Je lui ai mordillé son pull, histoire de tester sa réaction. Elle a ri, puis je me suis laissé toucher. Elle sentait bon. C'était un parfum de fleurs comme un massif de pensées.

Ils ont longuement discuté avec Patricia et Joël. Ils avaient l'air content, ils m'ont pris en photo et ils sont partis en me faisant des signes avec la main.

Le temps est passé et petit à petit mes sœurs sont parties. Nous nous regroupions la nuit autour de notre mère car nous avions plus froid. Le matin notre mère sentait un peu partout essayant de trouver une trace de ses petits.

Un à un tous mes frère et sœurs se sont allés. Patricia avait des larmes à chaque fois qu'un petit partait. Moi je restais tout seul et elle me serrait me serrait sans pouvoir parler.

Je savais que la vie d'avant était terminée.

Un soir l'homme et la femme sont revenus. Ils se sont extasiés et m'ont trouvé très beau. « Comme il a grandi comme il est costaud ! Etc... » Ils ont joué avec moi puis ils sont rentrés dans la maison et se sont assis autour de la table pour discuter sérieusement de ma nourriture, de mes habitudes, les prochains vaccins.

Patricia me caressait sans parler. Je savais que les larmes viendraient si elle ouvrait la bouche; elle voulait profiter de moi le plus possible. Et la conversation durait, durait comme si les gens avaient compris et prenaient conscience de la peine qu'ils allaient lui faire. Ils savaient combien j'avais été nourri, choyé, dorloté grâce à elle.

La dame a dit : « Nous allons échanger nos adresses e mail et je vous enverrai régulièrement des photos. Je vous le promets. »

Patricia a pleuré et la dame aussi. C'était vraiment triste !

Il a bien fallu se quitter, la nuit tombait. J'étais installé à l'avant de la voiture dans les bras de ma nouvelle maîtresse, elle a posé une serviette sur ses genoux au cas ou a-t-elle dit. J'avais le cœur qui battait à cent à l'heure, j'avais peur, j'avais froid et faim.

La route s'échelonnait, il y avait des arbres sombres ; nous traversions des villages, je distinguais le profil de mon maître, de temps en temps il me regardait et me faisait une caresse. Puis ce qui devait arriver arriva, je me suis mis à vomir entre les deux sièges. La femme ne m'a pas grondé elle a nettoyé. « C'est normal ! » dit-elle « il est barbouillé comme nous » « et puis c'est un bébé. »

Enfin je suis arrivé dans une cour. C'était petit par rapport à la ferme d'où je venais. Une niche neuve m'attendait avec une couverture à l'intérieur, une gamelle d'eau pour me désaltérer.

Mon nouveau maître m'a pris dans ses bras puissants et m'a regardé longtemps. Tout en me parlant sa grande main me caressait. « Tu vas voir comme tu vas être bien avec nous, on va te choyer, et tu vas faire la connaissance du chat et d'Emma ».

Puis je suis rentré dans ma cabane, me suis enroulé dans la couverture moelleuse qu'il m'avait installée. L'émotion de la journée m'avait épuisé, je me suis endormi. Au réveil j'ai compris ce demain tant redouté était arrivé.

Je m'appelle Grizou, j'ai trois mois et demi et je suis un épagneul breton.